



HAL
open science

Photographier les rapports de pouvoir, une mise au point depuis Conakry (Guinée)

Julie Gangneux-Kebe

► **To cite this version:**

Julie Gangneux-Kebe. Photographier les rapports de pouvoir, une mise au point depuis Conakry (Guinée). Carnets de géographes, 2022, 16, 10.4000/cdg.8090 . hal-04125931

HAL Id: hal-04125931

<https://hal.science/hal-04125931>

Submitted on 12 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Photographier les rapports de pouvoir, une mise au point depuis Conakry (Guinée)

Photographing power relations, an update from Conakry (Guinea)

Julie Gangneux-Kebe



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cdg/8090>

DOI : [10.4000/cdg.8090](https://doi.org/10.4000/cdg.8090)

ISSN : 2107-7266

Éditeur

UMR 245 - CESSMA

Référence électronique

Julie Gangneux-Kebe, « Photographier les rapports de pouvoir, une mise au point depuis Conakry (Guinée) », *Carnets de géographes* [En ligne], 16 | 2022, mis en ligne le 07 novembre 2022, consulté le 14 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cdg/8090> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdg.8090>

Ce document a été généré automatiquement le 14 novembre 2022.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

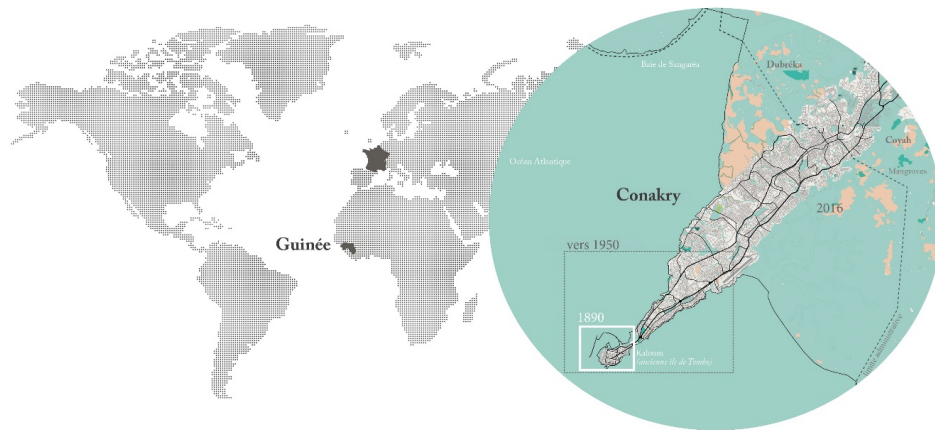
Photographier les rapports de pouvoir, une mise au point depuis Conakry (Guinée)

Photographing power relations, an update from Conakry (Guinea)

Julie Gangneux-Kebe

- 1 Depuis sa création ex-nihilo en 1890, la ville de Conakry (Figure 1), nommée un temps capitale de la colonie des « Rivières du Sud » par la colonisation française, semble connaître cycliquement l'imposition de différents modèles urbains « occidentalo-centrés ».

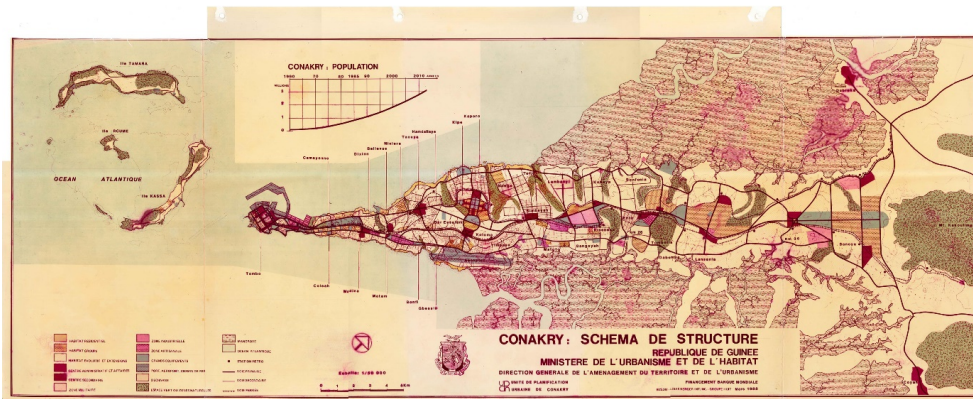
Figure 1. Carte de Conakry, en Guinée et en Afrique



Source : auteur-ice, 2016 redessiné d'après OpenStreetMap

- 2 C'est ainsi qu'à partir du milieu des années 1980, les institutions internationales et coopérations bilatérales s'engagent dans un urbanisme opérationnalisant par l'infrastructure et par la gestion¹ (laissant de côté en partie les tentatives précédentes d'aménagement du territoire qui se sont succédées depuis les années 1950 et la fin de l'ère coloniale²). Trente-et-un ans après l'indépendance du pays, en 1989, l'expertise française au développement finalise le second Plan de Développement Urbain (PDU)³ de la capitale (Figure 2). Les institutions financent à Conakry la restructuration des artères principales et la construction de nouvelles voies. Ouvrant de nombreuses zones de plateau autrefois enclavées à l'urbanisation en périphérie du centre-ville et des territoires populaires, ces projets achèvent indirectement de découper le territoire de l'habitant en systèmes infrastructurels et parcellaires. Tout au long de la péninsule du Kaloum, autoroute, routes, transversales et nouveaux lotissements sont aménagés. Le pouvoir dirigé par le Général Lansana Conté (1984-2009), semble petit à petit dépossédé de la question urbaine par les institutions internationales⁴, par le libéralisme politique et l'austérité qui laisse le champ libre à l'initiative privée. La capitale guinéenne doit revenir dans le consortium des grandes métropoles africaines dites modernes.

Figure 2. Second Plan de Développement Urbain de Conakry



Source : Bceom et al., 1989 (extrait du carnet de plans)

- 3 Dans les années 2000, le dernier et troisième Plan de Développement Urbain (PDU-3) réinvestit également les voies rocailleuses des quartiers populaires de la proche banlieue qui, nés sous le premier régime de la seule volonté de leurs habitants⁵, sont le produit d'une sédimentation des habitations, pistes et chemins formés par l'habitant. L'aménagement repose alors majoritairement sur la réalisation distincte d'un revêtement bitumineux et de caniveaux (Figure 3). Il démontre la complexité et les limites d'une gestion a posteriori de la fabrique habitante modifiant les usages et modes de vie aux limites.

Figure 3. Exemple de réaménagement d'une voie de quartier à Hafia Minière entre 2009 et 2016



Source : Autrice, 2009 et 2016

- 4 Aux discours prédominants sur la forme et la fonction des espaces de circulation essentiels à la « bonne » croissance urbaine, coexiste ainsi à Conakry (dans ces espaces populaires), une autre réalité (« invisible ») celle du déplacement des habitants pour accéder à la ville ou pour tout simplement tenter d'y vivre.
- 5 Afin d'apprendre de la diversité des fabriques de la ville à Conakry, de la diversité des interactions entre ces mondes du « faire la ville » et du « faire ville » (de Biase, 2014), nous proposons dans cet article d'étudier plus précisément la place de la photographie comme méthode d'enquête et de recherche nous permettant d'investiguer les interactions, tensions et rapports de pouvoir ordinaires se logeant aux abords d'une pluralité d'infrastructures⁶ présentes à Conakry : des petites et moyennes voies (celles formées majoritairement par l'habitant et dans le cadre d'opérations de lotissement) et des grands tracés (planifiés lors des différents PDU).
- 6 L'acte photographique indissociable du regard anthropologique pour le/la chercheur.e permet en effet de rendre compte, selon une approche géo-sensible et formelle, de la complexité des situations habitantes comme des relations observées « dans et sur » l'espace. Si l'intérêt et la pertinence de la photographie comme méthode de l'enquête qualitative, du visuel dans les sciences humaines et sociales n'est plus à prouver (Maresca et Meyer, 2013), ce sont les démarches employées (matures et/ou exploratoires) comme les modalités plurielles de leur restitution visuelle et textuelle – tant elles sont nombreuses – qui restent à explorer. Nous postulons que ces méthodes sont d'autant plus importantes à mettre en œuvre dans les villes des Suds, qui pas ou peu cartographiées (Conakry fait l'objet de peu de travaux scientifiques), connaissent de multiples tensions politiques et contraintes directement visibles dans les espaces urbains. La capitale guinéenne aux presque deux millions d'habitants, en est de celle-là.
- 7 Ainsi, la photographie (cet outil double de l'enquête) permet tout à la fois de collecter, d'enregistrer des données visuelles que de découper l'espace en scènes de vie. Comme

technique, elle utilise les codes d'une lecture descriptive, factuelle de représentation de l'espace pour produire une image. Comme démarche théorique, elle utilise des approches méthodologiques propres aux sciences sociales de l'espace pour observer les mutations urbaines et représenter les interactions habitantes dans l'espace. À la différence de l'écriture et du dessin, ce mécanisme physico-chimique, « ne fait aucunement de la photographie une production mimétique du réel mais plutôt une trace de celui-ci : "ça a été" » (Piette, 2007 [Barthes⁷, 1980 : 20] : 25). La photographie « nous donne une leçon irremplaçable d'écriture. Elle nous apprend que l'on peut varier la profondeur du champ visuel entre le gros plan et l'infini, [...] qu'il n'existe jamais une seule vision possible » (Maresca, 2013 [Laplantine, 1996] : 81). Outil de communication mettant en scène l'espace pour les uns et outil de conception architecturale / d'expérimentation (processus créatif) pour les autres, la matérialisation de l'objet final reste essentielle pour sa valeur de témoignage et sa force de persuasion : « voilà la réalité telle qu'elle est ». C'est ainsi, par exemple que les séries photographiques sur les enseignes de Las Vegas⁸ ont fortement inspiré à leur époque, l'imaginaire de la ville. La photographie marquait également un peu plus tôt déjà les membres du Team X. Sadrach Woods l'utilisa pour référencer les pratiques vernaculaires⁹ et les Smithsonian pour proposer une nouvelle grille de référencement (dans l'objectif de remplacer celle du mouvement Moderne) basée sur une série de photos d'enfants jouant dans les rues. Autre exemple, William H. White utilisa à la fin des années 1960, la photographie comme proposition pour un renouveau des pratiques d'aménagement en retranscrivant les mouvements dans l'espace et dans le temps à New York. Plus proche de nous, régulièrement séminaires et démarches collectives¹⁰ de recherche plus ou moins institutionnalisées proposent de capter les mutations des territoires, des paysages et de témoigner des urbanités contemporaines à l'image du très connu observatoire photographique du paysage initié par la DATAR entre 1984-1989.

- 8 L'enquête photographique n'est pas l'objet d'une simple fixation des usages d'un territoire. Elle se doit de révéler toutes les stratégies (du visible et de l'invisible) déployées par les habitants. Les expériences urbaines et les pratiques citadines réelles, comme les manières de voir et de percevoir l'espace à Conakry (environnement contraint), sont ici interrogées. De quelles façon l'enquête photographique permet-elle de mettre en lumière puis d'analyser les inégalités et les rapports de pouvoir existants au sein et en marge des réseaux infrastructurels ? Nous présenterons dans une première partie les apports multiples de l'enquête photographique pour appréhender la dimension spatiale des rapports sociaux avant de présenter dans une seconde partie, la méthode de recherche employée à Conakry entre 2014 et 2016. Dans une troisième partie, nous détaillerons deux résultats de cette recherche mettant en exergue les multiples inégalités sociales d'accès à l'espace. Nous discuterons tout au long de l'article de l'intérêt mais aussi des limites de la démarche comme de la portée de l'enquête photographique dans le champ plus large des sciences sociales de l'espace, du visible et de l'invisible pour investiguer les fabriques de la ville du Sud au Nord.

L'enquête photographique : une entrée par les savoirs et les pratiques habitantes

Des modes de représentation du visible et de l'invisible

- 9 Tout à la fois objet technique et processus de représentation du réel, de nos urbanités contemporaines, la photographie comme méthode d'enquête restituerait intactes les scènes de la vie quotidienne et ce, en permettant de porter une considération accrue aux détails de la vie ordinaire. Par exemple, pour Bernardo Secchi et Paola Vigano (2009 : 10) qui participèrent à la consultation internationale du Grand Paris, la photographie porterait à notre connaissance d'autres variables spatiales invisibles à l'œil nu « dans l'effort de transformer une topographie en une topologie significative ». Entre « lecture et écriture » (Corboz, 2001) d'un territoire projeté (celui du Grand Paris), ces architectes et chercheurs décelèrent là un mode de reconnaissance, de lecture et de restitution de lieux qui avaient pour les habitants de la métropole la valeur de « monuments » : des lieux, espaces ou objets d'architecture qui étaient significatifs et qui faisaient partie de leur « mémoire collective ». La photographie permis de ne pas réduire l'analyse de la métropole parisienne « à un problème d'échantillonnage de variables géo-référencées distribuées sur un territoire vaste » (Secchi, Vigano, 2009 : 10). L'enquête photographique pouvait fixer l'espace ; l'image était partie prenante de l'enquête. Tout en observant une distance mesurée au réel (cadrage, technique, profondeur de champs), elle immortalisait en un temps donné pour un être donné une représentation du monde. Outil de connaissance, la technique photographique permet de fixer le temps, les temps (sociaux et urbains), d'être proche du vécu. Elle devient en cela un « artefact à narration¹¹ » (Devisme *et al.*, 2014) pour la recherche comme pour le projet. Elle rend visible les temporalités du projet, du projet de paysage pour Frédéric Pousin, Sonia Kéravel et Marie-Hélène Loze¹² (dans le cadre de l'ANR photopaysage en 2017).
- 10 Couplée à d'autres techniques d'enquête en sciences sociales, la photographie s'organise dans le mouvement pour le parcours commentés (Thibaud, 2001) et pour l'itinéraire en marchant (Petiteau et Pasquier, 2001). Par l'arpentage, l'image fait sens. Peu ou pas établie par avance, la déambulation dans l'espace et le déplacement dans le temps de l'enquêté (assorti ou non d'une instrumentation) sont ainsi savamment restitués. Les clichés sont pris à des moments clés de l'enquête par un tiers (photographe) et/ou par le/la chercheur.e lui-même. Ils deviennent autant de preuves visibles de la démarche d'enquête que des supports « invisibles » de sociabilités et/ou d'évènements évoqués par l'enquêté durant l'itinéraire. Témoin clé de rapports affectifs au lieu (en marge de l'aménagement « visible »), l'image met en lumière (dans certains cas) les décalages possibles entre les usages projetés dans l'espace et ceux réellement vécus. La photographie permet ainsi de restituer ces « fabriques du bas », des « interstices », ces stratégies de mis en œuvre des espaces par et pour les habitants tout en interrogeant les perceptions et représentations des individus, sociétés et leur rapport au territoire vécu. Dans un autre registre de l'enquête en sciences sociales, la démarche consent à faire de l'image un support à la discussion construit a priori et/ou durant l'enquête, c'est la photo-interview ou la « photo stimulation » (Maresca et Meyer, 2016 : 63). « Les personnes photographiées ne demandent souvent qu'à réagir aux photos prises d'elles et à faire connaître ce qu'elles en pensent » (*op. cit.*, 2016).

Dénommée également « géo-photographie participative¹³ », cette démarche désigne l'enquête comme le producteur (rapport technique à l'outil) d'« images révélatrices de leur territoire de vie quotidien vécu et perçu » (Chaudet et Péribois, 2014). Support de discussion lors d'entretiens, elle construit des problématiques sociales dans l'exploration d'un territoire. Pour Béatrice Chaudet et Carine Péribois interrogeant les modes d'habiter des séniors, la photographie rend, par exemple, visible les obstacles des enquêtés à leur mobilité (l'absence de bancs, d'aménagements adaptés et des parcours difficiles) et restitue les sociabilités « invisibles » dans les espaces photographiés.

- 11 Comme outil de l'urbanisme (d'un urbanisme descriptif), la photographie serait enfin le support de description d'« activités urbaines ordinaires peu explorées » telles que nous le propose, par exemple, le photographe Camilo Jose Vergada¹⁴ (2013) en retraçant les transformations urbaines et les problématiques sociales de quartiers populaires nord-américains. D'une autre façon, l'artiste Dionisio Gonzales¹⁵ choisit la « photo-médiation ». Il développe une pratique du montage photographique assorti d'un engagement politique contre les destructions de favelas démontrant les liens ténus entre l'attention aux marges spatiales et sociales comme au processus ordinaire du chantier de la ville (sa matérialité). À Bali, Gregory Bateson et Margaret Mead utilisèrent dès les années 1940, la photographie dans un premier travail d'investigation et d'observation ethnologique nommé « les bases de l'analyse photographique (traduction) ». Alternatives aux méthodes traditionnelles de l'enquête, la photographie devint pour eux, comme pour Albert Piette (2013 : 109), « capable de faire "tilt", de faire jaillir un nouvel objet, de rendre visibles des éléments qui ne le sont pas nécessairement à l'œil nu ». En contournant le travail de perte de données « la poubelle du chercheur » liés à l'exercice même de l'observation, l'image permettait là de rendre compte d'une « ethnographie de la vie sociale de ces détails » (Piette, 2013 : 110).
- 12 Comme démarche d'enquête, la photographie suscite ainsi de nombreux enjeux méthodologiques, et ce au travers des représentations mentales, mémorielles et visuelles qu'elle permet. Et comme technique du visuel, elle met en exergue les usages « visibles » tout autant que les usages « invisibilisés » et temporairement « invisibles » de l'espace.

Des modes de lecture-écriture des rapports de domination par l'enquête photographique

- 13 Alors que la photographie est régulièrement utilisée, par exemple, par les mouvements sociaux eux-mêmes et par la presse pour mettre en visibilité les formes de protestations, de manifestations et de luttes sur l'espace ; les rapports de pouvoir plus ordinaires, eux, le sont moins. Au-delà d'une utilisation pour des revendications politiques, quel(s) rôle(s) et quels effets pourrions-nous donner à l'image photographique dans ces circonstances ? Quels sont les usages possibles de la photographie comme mode de description des rapports de pouvoir au sein de territoires socialement marqués ? Une lecture par les groupes, leurs interactions et par les processus sociaux du quotidien est-elle dès lors possible ?
- 14 Par exemple, dans son ouvrage *La vie sociale des petits espaces urbains* (Traduction)¹⁶, William H. Whyte questionna dans les années 1970, la production photographique comme support visuel de phénomènes de revendication (hors des moments de tension)

à travers la fixation d'éléments visuels partagés (graffitis, symboles) communiqués au sein des quartiers. Il rendit compte de tous les microphénomènes ceux des usages sociaux qui faisaient l'espace (dans un New York en effervescence constructive) et consacra un chapitre aux marginaux : ces « indésirables ». Là où l'espace était conçu pour éviter de les accueillir, ces individus semblaient s'y presser. Ce journaliste américain constata à l'inverse, grâce à la répétition de clichés photographiques, que l'installation de mobiliers urbains sur le parvis d'un immeuble de la 42^{ème} avenue (fréquenté auparavant par ces populations) conduisit les « marginaux » à fuir ce lieu redevenu attractif (Whyte, 1971 : 63). L'image photographique était ici convoquée, à la fois comme un outil (processus répétitif), support de nombreuses descriptions et schématisations, et comme une « preuve mesurable et objectivée » des modes d'actions dans l'espace pour le projet : pour le projet d'aménagement. Par le film, le carnet et la photographie de « parcs [...] d'aires de jeux et d'espaces informelles de loisirs insérés dans le tissu urbain (traduction) » (1971 : 7), W. H. Whyte influença ainsi dans les années 1970-1980 les règles d'aménagement à New York. Mais, peut-on réellement photographier et penser les espaces qui « marchent et ceux qui ne marchent pas » (Whyte, 1971 : 7) ? Autre exemple, l'enquête photographique pourrait devenir au long cours le témoin visible de processus de gentrification comme chez Charles S. Suchar à Chicago qui « recour[u] à des scénarios de prises de vue (shooting scripts) [lui permettant] de documenter de façon systématique les transformations matérielles et sociales des quartiers étudiés (Suchar, 1997) » (Maresca et Meyer, 2016 : 63). Le sociologue Jérôme Krase proposa, quant à lui, une analyse visuelle renouvelée de la gentrification en s'attachant à la description plus globale des transformations physiques urbaines (“the study of ordinary streetscapes”) et au renouvellement des enseignes et des populations. La photographie permettait, selon lui, d'analyser « comment l'environnement bâti reflète les changements culturels et les identités de classe des résidents du quartier (traduction) »¹⁷ (Krase, 2012). Au fondement de ces approches visuelles, l'enquête photographique permettrait d'accéder à l'étude des modes de partage de l'espace et aux interactions révélatrices de processus de citoyenneté (Gervais-Lambony, 1983).

- 15 Dans le même registre de 2004 à 2008, l'« urban studio of Abidjan¹⁸ » (Pedrazzini *et al.*, 2009) prenait, comme objet photographique, les rues de villes contemporaines africaines. Là où peu de schémas d'aménagement s'aventuraient, la photographie rendait compte des sociétés urbaines africaines, des phénomènes et pratiques sociales au présent. Dans une perspective très différente des premières recherches ethnographiques en Afrique de l'Ouest, l'image décentrait l'enquête des individus aux interactions et urbanités contemporaines révélatrices d'identités africaines plurielles. En ces lieux, les activités commerciales (informelles) de la rue, plus que de signifier l'essor économique, formaient « un marqueur culturel urbain » (Steck, 2006 : 73). Par l'usage de la chronophotographie, la recherche permettait de décrire le mouvement en un lieu, et par la traduction d'éléments visibles et factuels (quantitatifs) en diagrammes socio-spatiaux, elle permettait d'en relever les contours. Jérôme Chenal utilisa d'ailleurs ce procédé pour comparer trois capitales ouest-africaines (Nouakchott, Dakar et Abidjan) démontrant par la photographie combien “les temps sociaux” de ces villes en Afrique étaient hétérogènes. « Dakar se réveille plus tôt que Nouakchott. Les repas sont pris plus tard à Nouakchott et l'heure creuse de la journée, si elle est à 14:00 à Abidjan, est à 13:00 dans les deux autres villes. Les villes adaptent parfois leurs rythmes à la course du soleil » (Chenal, 2009). Les clichés révèlent les formes d'appropriation de

populations en principe exclues du mécanisme « formel » du « faire la ville » et l'importance des climats sur les rapports sociaux.

- 16 À travers la portée d'une telle démarche, la photographie montre tout l'intérêt d'étudier les temps de la « prise de vue », d'étudier l'acte en situation (Dubois, 1990) plus que le produit final. Dans une perspective de recherche postcoloniale, ces vues à hauteur du regard sont des enseignements pour le chantier de la ville, pour la « making city for people » (Gehl, 2010) et des enjeux pour l'écriture de la fabrique de villes aux processus rapides et incrémentaux d'urbanisation, du visible et de l'invisible.

L'enquête photographique – une narration des espaces et des rapports de pouvoir à Conakry

Du temps colonial aux mondes contemporains : une architecture de la rue et de l'infrastructure

- 17 Si la rue constitue bel et bien l'espace des interactions entre les groupes et les individus ; sa production en tant qu'infrastructure routière à Conakry en complexifie les modes d'appropriation. Par l'imposition successif de différents modèles urbains « occidental-centrés », l'urbanisation de la capitale guinéenne s'est inscrite au cours du siècle dernier, dans un rapport ambigu au milieu naturel (dans une péninsule longue de 40 kilomètres serpentant entre les mangroves¹⁹). En effet, alors que la capitale guinéenne n'était à la fin du XIX^e siècle qu'un territoire boisé composé de rares villages appartenant à des communautés plurielles, les ingénieurs français des Travaux Publics donnèrent libre cours à leur conception d'une ville ex nihilo, d'une ville façonnée autour de 14 avenues est-ouest et de 12 boulevards nord-sud. Cette « ville planifiée » (sur l'île de Tombo) n'était pas pensée comme une construction sociale et habitée mais comme : « une ville coloniale moderne [...] une ville appelée à un très grand avenir » (Goerg, 1985 [Arcin 1911 : 449] : 310). De larges voies bordées de fromagers (Figure 4) découpèrent le paysage tandis que les villageois historiques étaient contraints de former les nouveaux quartiers « indigènes » de la capitale.

Figure 4. Exemple d'une rue de Kaloum (anciennement Tombo).

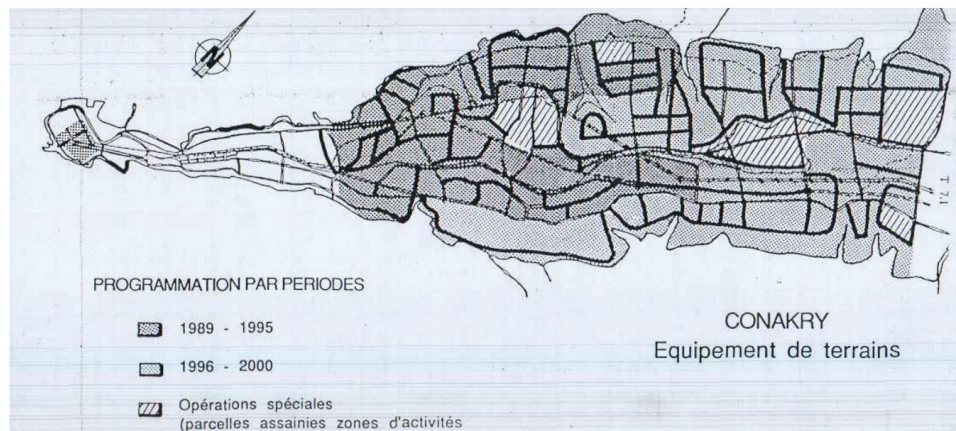


Source : Autrice, 2016

- 18 L'achèvement de grandes liaisons territoriales comme la route du Niger (le boulevard maritime) et le chemin de fer facilitèrent ensuite les échanges et l'extension de la « ville ». Limitée en 1904 à l'île de Tombo, la capitale passa de 10 000 à 27 000 habitants en 1943 pour atteindre 112 500 habitants en 1958²⁰ (l'indépendance) et dépasser les limites de l'île dans un pays resté majoritairement rural. Entre fabrique idéale de la « ville » et réalisations effectives, la planification marquait de nouveau la fin du règne colonial tandis que la France appuyait la construction de nouvelles infrastructures. Part essentielle mais pourtant « invisibilisée » (car peu documentée) du processus urbain, la fabrique habitante de la ville qui s'ensuivit sous le 1^{er} régime politique postindépendance, fût quelque peu stoppée par la politique de nationalisation et l'autoritarisme de l'État. L'infrastructure routière devint le support de « slogans révolutionnaires » (Goerg, 1989 : 105) ; l'architecture était convoquée pour servir la représentation du Parti.
- 19 Les quartiers, eux, se développaient en proche banlieue par sédimentation des habitations, pistes et chemins formés par l'habitant : Dixinn, Bellevue, Hafia etc. Pendant longtemps, certains territoires resteront d'ailleurs difficiles à traverser (si ce n'est à pied). Les habitants les appelleront « Conakry etcetera » pour signifier toute la difficulté à rejoindre leur cœur depuis le réseau viaire. Dans les années 1980, le 1^{er} gouvernement postindépendance laissa place à un second. Souhaitant balayer le modèle soviétique, le nouveau régime bénéficia de l'aide internationale, de la reprise de nouvelles missions de coopération. Une nouvelle planification directement opérationnelle²¹ remit au goût du jour le modèle polycentrique du développement par l'infrastructure.
- 20 Très interventionnistes, les institutions internationales accompagnèrent la réalisation de grandes artères et transversales (PDU-1-2-3) et permirent en quelques décennies de contrôler et d'étendre les secteurs d'urbanisation²². En souhaitant maîtriser la

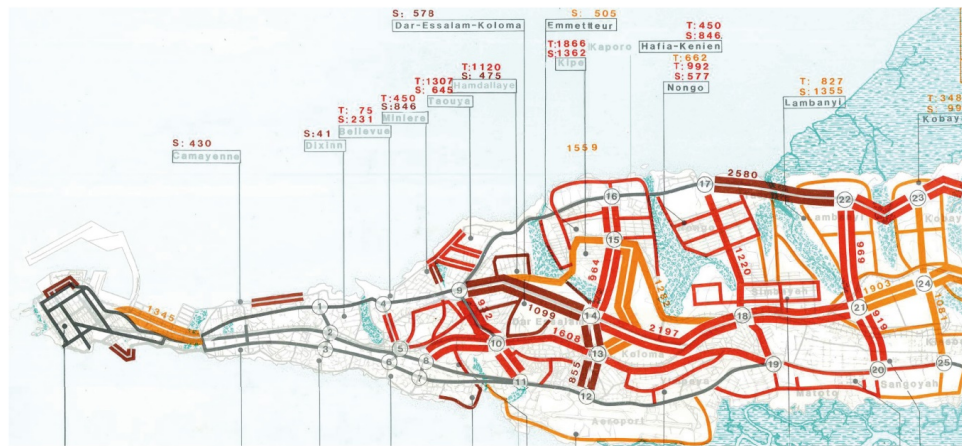
consommation foncière (spontanée), l'idéologie libérale développée reposait presque entièrement sur le développement urbain foncier individuel et privé (hors réseau d'infrastructure) pour contrer le développement des modes traditionnels et néo-traditionnels d'appropriation. Ouvrant de nombreux espaces à l'urbanisation en périphérie du centre-ville et des territoires populaires, ces projets achevèrent indirectement de découper le territoire de l'habitant en systèmes infrastructurels et parcellaires (Figure 6). Par exemple, l'axe Hamdallaye-Bellevue fût élargi en un boulevard urbain puis prolongé par la nouvelle route Leprince, la Corniche nord (route de Sonfonia) et les transversales n°1 à 4. L'aménagement s'accompagnait par endroit du déplacement des populations²³. Si certains tronçons créaient de véritables fractures avec les quartiers adjacents, d'autres en revanche étaient rapidement appropriés par le commerce et le voisinage. Tout au long de la péninsule du Kaloum, autoroute, routes, transversales et nouveaux lotissements sortaient de terre. Si la planification restait majoritairement figée (Chenal, 2009) autour de l'image de la ville « telle qu'elle doit être » (Tribillon, 2010 : 84), les divisions urbaines s'accroissaient entre quartiers résidentiels et quartiers populaires, entre quartiers centraux et péri-centraux à Conakry, entre les parcelles dites assainies²⁴ et les autres.

Figure 5. Programme d'investissement dans les infrastructures 1989-2000



Source : Bceom et al., 1989 (extrait du carnet de plans)

Figure 6. Programme d'équipement de terrains et de parcelles assainies (1989-2000).



Source : Bceom et al., 1988 (tome 2)

- 21 Dans les années 2000, le dernier plan de développement urbain (PDU-3) souhaite, afin d'améliorer l'accès vers la « ville » et désenclaver certains quartiers, réinvestir les voies rocailleuses des quartiers populaires de la proche banlieue. L'aménagement reposait sur la réalisation distincte de caniveaux et de revêtements bitumineux. De l'autre, les grandes infrastructures routières devinrent au fil du temps des espaces de sociabilité au proche (notamment le soir pour le voisinage). La plupart des artères de la capitale se transformait perpétuellement (en frange - en fonction de la densité de la circulation et/ou des commerces) (Figure 7); tandis que l'axe Hamdallaye-Bambeto, marqué politiquement « l'axe du mal » (Figure 8) et sociologiquement « les quartiers peuls », devenait le support de manifestations politiques. Quant aux rues plus ordinaires (de quartier), elles semblaient révéler dans un hors champ d'autres phénomènes plus ordinaires des dominations entre les individus.

Figure 7. Exemple d'une artère et de ses franges : la transversale n°1



Source : Christo Diallo et autrice, 2018

Figure 8. « L'axe du mal »



Source : Cheikh Yérém Seck, journaliste, 2018

Investiguer la voie, la rue et l'infrastructure par le récit photographique

- 22 Appropriées collectivement de manières permanentes, temporaires ou exceptionnelles, les rues ordinaires, les artères de la ville (ce réseau infrastructurel) et leurs multiples accords : carrefour, rond-point, etc. semblaient fédérer aux limites les microsociétés locales. Les « citadins-citoyens-habitants » inventaient là quotidiennement de nouvelles normes urbaines et modes d'appropriation voire de privatisation de l'espace (Gangneux-Kebe, 2018) : leurs espaces. Afin d'investiguer les interactions, tensions et rapports de pouvoir ordinaires se logeant aux abords de ces voies petites, moyennes et grandes, je mis sur pied en 2014 une méthode de recherche exploratoire. (C'était mon « premier » terrain²⁵). En effet, Architecte-urbaniste, chercheuse et surtout habitante de mon principal terrain de recherche (les quartiers populaires d'Hafia) en 2009²⁶, j'y suis revenue cinq semaines en 2014 puis en 2016. J'ai noué au fil du temps des relations subjectives, pragmatiques au terrain et « manières de faire avec l'espace (dans toutes ses dimensions matérielles et idéelles) » (Calbérac et al., 2012 : 445).
- 23 Relevant d'une anthropologie visuelle de la ville, la pratique photographique était alors envisagée comme un outil ouvert de l'enquête au même titre que les entretiens enregistrés ou le carnet de terrain. L'image était pour moi un matériau support à de futures interprétations. « [Mise] en œuvre de manière répétitive, la photographie [...] permet[tait] d'observer la structure sociale en mouvement, ainsi que le flux des activités qui se mêl[aient] dans un même espace » (Maresca et Meyer, 2013 : 46). Incluse au sein d'une démarche d'enquête qualitative et croisée dite d'investigations plurielles et intitulée « Je, Tu, Il/ Ils », l'enquête photographique dont il est question ici fût réalisée en deux temps. En effet, la marche, la parole et l'image prises comme outil de recherche fabriquaient une narration active du lieu. En croisant de multiples angles et points de vue, l'objectif méthodologique était de développer une attitude au contexte et une attention aux formes et espaces de la quotidienneté. Au global, nous avons réalisé dans le cadre de cette thèse de doctorat 17 itinéraires, 35 entretiens, dérives, observations, récits photographiques, climatiques, cartes mentales, croquis et relevés habités.
- 24 Dans le premier cas, la recherche investit la question du réaménagement de l'autoroute et la reconfiguration de nouveaux quartiers tramés n'offrant pas ou peu de lieux de regroupement. Dans le deuxième cas, la photographie prit comme objet d'études une voie (récemment bitumée) des quartiers populaires d'Hafia²⁷. Les médiums graphiques et photographiques constituaient là autant de clés d'une lecture-écriture des formes du territoire, d'une cartographie de l'ordinaire des spatialités habitantes pour rendre compte des temps de la ville et de la fabrique en tous lieux : celui des usages quotidiens, des mobilités et des représentations mentales. L'analyse n'était pas ou peu dissociable de l'expérience *in situ*. D'un côté, l'image en ce sens était très parlante des logiques d'habiter (de manières individuelles et collectives) selon leurs temporalités journalières, saisonnières, annuelles, etc. De l'autre, la prise de vue et le matériel employé questionne les hommes et les femmes présents sans modifier pour autant leur pratique des lieux.

Figure 9. Mis en œuvre de la méthode photographique



A l'aide d'un trépied, la position de l'appareil est fixée à hauteur d'homme. Des repères visuels sont choisis afin de déterminer des proportions, une composition et un angle de vue.

Source : auteur-ice, 2014

- 25 À l'aide d'un trépied (Figure 9), la position de l'appareil était fixée à hauteur d'homme. Des repères visuels étaient choisis afin de déterminer des proportions, une composition et un angle de vue²⁸. Le 7 janvier 2014, la présente démarche était mise en œuvre. À chaque heure du jour (7h-19h), je prenais des clichés. Trois cadrages (Figure 10) parfaitement similaires (se poser de l'autre côté de la chaussée et pointer en direction des "transversales") furent choisis aux jonctions avec les nouvelles « transversales » de Kisso, Enta et de Tombolia²⁹ (cadrages n°1, n°2 et n°3) situées à plusieurs centaines de mètres les unes des autres.

Figure 10. Cadrage 1, 2 et 3 sur les nouvelles transversales à Enta, Kissosso et Tombolya (de haut en bas et de gauche à droite)



Source : auteur-ice, 2014

- 26 L'enquête mettait en exergue le chantier de cette infrastructure et des aménagements transverses (les transversales). À Kissosso, le carrefour et sa station-service étaient déjà bien structurés lorsqu'à Enta, le marché historique tentait de déborder (par tous les côtés) créant de vives tensions aux limites. Passé la forêt, le carrefour de Tombolya était en attente de sa « transversale ». Ici, tout indiquait la périphérie. Le commerce était moins organisé et la vie de quartier plus diffuse pendant les heures chaudes de la journée. S'installer et prendre des photos relevait d'une véritable négociation avec l'autorité (les policiers) et avec les habitants-commerçants qui comme moi avaient choisi d'occuper ces espaces. Etrangère, nous avons appris à faire avec ces regards inquisiteurs et bienveillant à la fois³⁰. Notre caméra dû même se déplacer (priorité au commerce le long de cet axe important et aux taxis) dans la cohue des déplacements quotidiens.
- 27 Le 10 janvier 2014, je réitérais la démarche dans les quartiers populaires d'Hafia. Une séquence spatiale (la voie inter-quartier) reliant la transversale n°1 était repérée. D'une part, je connaissais bien le site pour l'emprunter très régulièrement comme habitante, c'était l'entrée du quartier. D'autre part, cette route avait fait l'objet en 2013 d'un aménagement de la voirie. Une nouvelle surface goudronnée et des caniveaux en béton avaient remplacé la structure rocheuse initiale³¹. Étudier alors l'interface entre ce qu'on pourrait qualifier d'un « aménagement planifié »³² et la fabrique habitante constituait l'angle de la recherche. Il ne fallait pas attendre longtemps pour que de cette nouvelle brèche dans un paysage routier surchargé naissent de nouveaux usages dont l'extension du marché en était l'un des plus représentatifs. Encore peu utilisée car difficilement empruntable, la route était devenue en quelques mois un axe secondaire structurant de la capitale, une liaison vers la "ville". Tout autant que le lieu, la prise de vue déterminée par le contexte et le chercheur lui-même participait d'une

compréhension de la fabrique. Trois cadrages étaient également définis (Figure 11). Le cadrage n°1 correspondait à l'entrée de la voie depuis la transversale : « l'arrêt Concasseur marché ». Il cadrerait la continuité du marché de rue. Le cadrage n° 2 pointait en direction du premier embranchement de la voie secondaire : le carrefour Kamissokoyah (au second plan, le manguier, son ombrage et ses usages). Le cadrage n°3 regardait en direction d'une troisième intersection (située au-delà des espaces du commerce dans l'intimité de la vie du quartier).

Figure 11. Cadrage n°1, 2 et 3 à Hafía



Source : auteur-ice, 2014

- 28 Exploratoire, la démarche mise en œuvre à Hafía fût reconduite en 2015 (un seul cliché par cadrage) et en 2016 (Figure 12). Le 5 novembre 2016, deux ans et demi après, J'effectuais une dernière fois ces trois cadrages (7h-20h) à Hafía pour entrevoir sur une temporalité longue les mutations urbaines (notamment celles du marché de rue qui de 2013 à 2016 n'avait cessé de croître). Par un concours de circonstance, le marché comme structure socio-spatiale avait pris de l'épaisseur. La démarche méthodologique des récits photographiques démontrait alors en 2016 toute son aptitude à contribuer à l'étude des temporalités et coprésences dans l'espace à Conakry³³.

Figure 12. Cadrage n°1, 2 et 3 à Hafïa entre 2014 et 2016



Source : auteur-ice, 2014, 2015 et 2016

- 29 Dans chaque cas, la photographie n'était pas dissociable de la parole et de la vue. Je décidais de la coupler au recueil de la parole des commerçants. 20 entretiens³⁴ furent menés le long de l'autoroute et 18 le long de la voie inter-quartier à Hafïa. Si, pour atténuer ma présence, j'avais veillé en 2014 à utiliser un appareil photo numérique discret et compact. En 2016, j'avais appris « à faire avec » et à réellement photographier. L'appareil photographique n'était plus là pour illustrer mais bien pour révéler le lieu. Au-delà d'une vision simpliste des transformations et d'une lecture paysagère pas ou peu applicable à Conakry, la photographie mettait en relief les pratiques citadines mises en œuvre pour se positionner sur ce « nouvel espace ». Le marché, qui au premier regard aurait pu être analysé comme un enchevêtrement d'occupations individuelles quelque peu chaotiques, devenait par le biais des entretiens et de la photographie une structure complexe mais ordonnée, une expérience habitante et collective de l'espace (Figure 14).

Figure 13. Le marché de rue à Hafïa Minière (1)



Source : auteur-ice, 2016

Figure 14. Le marché de rue à Hafïa Minière (2)



Source : auteur-ice, 2016

- 30 Les abords de l'autoroute étaient devenus les espaces de sociabilités des quartiers environnants (bien loin de l'écriture si impersonnelle de l'infrastructure) (Figure 15). Je décryptais qualitativement, à chaque moment de la journée, la position des individus dans l'espace, leurs occupations et leurs mouvements (la densité de l'image).

Figure 15. Les abords de l'autoroute à Enta



Source : auteur-ice, 2014

- 31 Je pouvais y voir l'évolution des phénomènes atmosphériques couplés avec les temps sociaux. Comme pour la méthode des time-lapse reprise par Laure Brayer (2014 : 98), le dispositif photographique « permet[tait] de représenter et de mesurer des transformations difficilement appréhendables par l'œil humain désappareillé [...] [pour saisir] le temps de la transformation ordinaire ». L'image agissait alors comme un regard nouveau sur une réalité connue, comme une composition architecturale et urbaine. Je traitais ainsi conjointement images et récits pour révéler ces pratiques, fabriques et rapports de pouvoir en ville.

Les récits photographiques – révéler les rapports de domination et de pouvoir en ville

Révéler ces « invisibles » – pratiques, rapports de pouvoir et inégalités d'accès aux espaces (de l'infrastructure)

- 32 Comme explicité dans la première partie de cet article, si la photographie enregistre au présent des traces du visible et uniquement du visible, elle nous laisse également des signes, des indices de ce qui ne se voit pas ou peu, d'une fabrique plus immatérielle (même matérialisée) de la ville. Comme l'évoquait déjà Jane Jacobs en 1961 dans « déclin et survie des grandes villes américaines », la voie / la rue / l'infrastructure constitue une organisation sociale. L'enquête par les récits photographiques dévoile ainsi l'interface spatiale, les temporalités comme les interactions sociales façonnées entre ce qu'on pourrait voir comme « l'émanation d'un aménagement planifié » (le « goudron ») et la « fabrique ordinaire » (l'ensemble des actions située en dehors des opérations d'aménagement visant à la transformation de l'espace). La retranscription

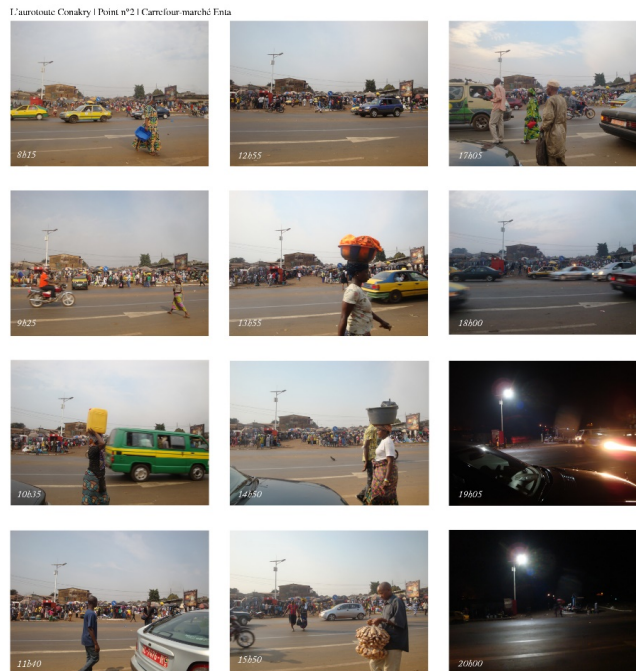
de l'enquête démontre toute l'épaisseur narrative et visuelle du processus de construction de la voie. Ici, à Conakry, les récits photographiques nous révèlent les rapports entretenus autour du partage de l'infrastructure en limite et des luttes ordinaires qui s'y passent. La photographie révèle bel et bien les jeux et enjeux de la ville « ordinaire » occultée par les rhétoriques officielles. Elle reformule notre regard sur ces territoires urbains.

Figure 16. L'autoroute - un récit photographique réalisé le 7 janvier 2014 carrefour de Kissosso et d'Enta (1)



Source : auteur-ice, 2014.

Figure 17. L'autoroute - un récit photographique réalisé le 7 janvier 2014 carrefour de Kissosso et d'Enta (2)



Source : auteur-ice, 2014.

- 33 C'est ainsi qu'à Hafia, le marché (qui se tenait officiellement de l'autre côté de la transversale n°1 en 2013) a investi les lisières de la voie. Avec le développement sous différentes formes de petites boutiques, conteneurs et l'arrivée toujours plus nombreuses de vendeuses à la sauvette, le marché de rue s'est solidifié³⁵. C'est ainsi qu'au long de l'autoroute, les commerçants et voisins historiques de l'axe n'ont pas ou peu changé leurs habitudes face au nouvel aménagement. Partout, l'installation des commerçants semble obéir à certaines règles tacites établies avec le voisinage et s'inscrire dans un jeu de concurrence et de négociations sociales et spatiales accentuées au fur et à mesure de l'attractivité des lieux. Les appropriations temporaires changent la physionomie autoroutière rectiligne. Par exemple, la photographie mit en lumière à Kissosso (dans un 360°) cette voisine de la route qui officiait déjà avant sa restructuration (Figure 18).

Figure 18. L'autoroute - carrefour de Kissosso (360°)



Munie de planches de bois, elle reprenait chaque jour la place qui était la sienne comme nous le présente une voisine : « c'est elle qui a mis les planches pour s'asseoir [...] les routes c'est dangereux [car] [...] avant le goudron, elle était là. Elle a fait plus de 20 ans » (ECom 20).

Source : auteur-ice 2014

- 34 Autre exemple, à Hafia, de nouvelles boutiques « en dur » aménagées par les propriétaires (petits conteneurs, toitures de tôles récupérées, vérandas etc.) se sont « installées avec la route » (ECom15) (Figure 19). Propriétaires et locataires analysent, optimisent et parfois transgressent les limites du « goudron » pour être au plus près des flux : « notre espace se limite ici mais on l'utilise devant aussi mais c'est pour le gouvernement. Bon c'est un lieu public » (E10). Certains propriétaires s'installent eux-mêmes ou installent un membre de leur famille ainsi : « tout ce que tu gagnes, ça te revient » (I14). Ces nouvelles appropriations rendent floues et poreuses les lisières entre modules, clôtures et annexes. Même temporaire, le bricolage des installations qui « colonisent l'espace de la rue, les arrangements des spatialités [...] sont souvent inventifs [et] fabriquent une ville sans cesse renouvelée » (Tilb, 2017).

Figure 19. Au marché Hafia Minière, s'installer sous une toiture légère à gauche et une boutique-conteneur à droite



Source : auteur-ice, 2016

- 35 La photographie donne à voir le mouvement et les tactiques des piétons aux heures d'affluences³⁶ : « s'il y a une boutique le long de la route, les gens se baladent ici » (ECom1). Les appropriations anciennes disparaissent et/ou se transforment : le foot fait place à de nouveaux commerces, à de nouveaux aménagements (banc, kiosques etc.). Le nouvel enrobé crée même un sentiment de jalousie et de frustration chez ceux dont la voie n'a pas été bitumée : « ici, c'est une route secondaire mais pourquoi ils n'ont pas goudronné la partie là, on ne sait pas ? Les jeunes étaient énervés ».
- 36 À l'inverse, l'infrastructure créerait, par endroit de nouvelles relations de solidarités octroyées, d'entraides négociées entre commerçants. Ici, cette vendeuse permet l'insertion de nouvelles vendeuses : « on leur permet de s'installer là pour gagner un peu » (ECom5) ; « elles ne paient pas, c'est un sacrifice. [...] Si elles constatent que cela [lui convient], elles restent. Mais si ça bloque, la personne part pour un autre lieu » (ECom18). Essentiellement informelles, ces relations propriétaires/ locataires, commerçantes chevronnées/nouvellement arrivées dans l'espace fédèrent et consolident le marché de rue. Le commerçant positionne un banc voire quelques chaises en devanture et sa boutique devient un lieu de passage et de repos pour les travailleurs du coin. À l'inverse, certaines décident volontairement de ne pas s'inscrire dans ces règles de bon voisinage et tentent leur chance armées d'un drap qu'elles disposent à même le sol, sur le bitume (Figure 20). « Il y a de ces gens qui s'assoient sur la table donc ils paient. Nous, on n'a pas de table pour s'asseoir correctement. Nous, on étale pour vendre » (ECom21). « C'est la pauvreté qui fait que je suis venue chercher mon pain quotidien » (ECom14).

Figure 20. S'installer directement sur le bitume, Hafia Minière centre



Source : auteur-ice, 2016

- 37 Les autorités locales tout comme les habitants désapprouvent ces choix risqués qui exposent les vendeuses au danger permanent (la route). Chassées à plusieurs reprises par les autorités, elles reviennent à tous les coups comme nous l'indique ce responsable : « on a signalé au quartier. On a tout fait là-bas mais les femmes ont refusé de quitter ».
- « Vous voyez, on ne devrait pas s'arrêter ici [...] ici c'est un espace public... mais ils ont pas mis les traces pour les piétons [...] pour que les piétons sachent comment aller au marché là-bas » (ECom 19)
- « On leur a dit de s'installer derrière les fossés mais comme il n'y avait pas de place, on s'installe devant ». On ne peut pas s'asseoir là-bas donc on va sur la route » (ECom 23)
- 38 Autre exemple relevé au carrefour Kissosso, le nouveau marquage routier (bandes blanches) fabriquerait de nouvelles limites effectives au marché et le caniveau un obstacle vite transgressé (Figure 21).

Figure 21. Marquage routier et limites invisibles des activités et parcours piétons, autoroute



Source : auteur-ice, 2016

- 39 L'espace urbain est ainsi devenu « pour les activités de l'informel à la fois une ressource entrepreneuriale, que l'on peut décrire en suivant les stratégies de commerçants et artisans à la recherche d'espaces marchands "ouverts" et d'opportunité foncière » (Steck, 2006). Les marchand(e)s tissent de nombreuses relations de voisinage (position de voisine sur le marché). À l'usage, ces nouveaux profils de voie modifient le système de valeurs et convoquent un ensemble de stratégies d'adaptation habitante que la photographie permet d'immortaliser : dos d'âne, percements, nouvelles occupations temporaires, etc.

Révéler ces « invisibles » – pratiques, microclimat et environnements urbains

- 40 Après avoir exposées les situations individuelles et collectives révélées au marché et au marché de rue, la photographie révèle d'autres rapports, d'autres usages permanents et temporaires de l'espace. En effectuant des liens croisés entre le parcours, les récits commerçants et la photographie, je mis alors en lumière le rythme journalier du marché comme l'importance du climat³⁷ et de la météo sur les usages. La photographie permet de lire le « ballet quotidien des activités ». Par exemple, la matinée est consacrée pour les uns aux départs (8-9h) vers la "ville" et pour les autres aux achats du quotidien (marché 8h-12h) (Figure 22).

Figure 22. Le ballet quotidien des parcours piétons, cadrage n°2 à Hafía Minière centre



07h00 à 18h00, 1c 05/11/2016 Hafía Minière centre Conakry | Point n°2 | Cadre02or Kommissokoyoh

Source : auteur-ice, 2016

- 41 Aux heures les plus chaudes (12h-16h), la vie semble « en suspens » (Figure 23). Puis en fin d'après-midi lorsqu'il fait plus frais, habitants, visiteurs et commerçants occupent à nouveau l'espace ; on discute aux abords des commerces tandis que les travailleurs regagnent le quartier.
- 42 Les habitants et commerçants adaptent ainsi leurs pratiques socio-spatiales à la course du soleil, des chaleurs et des fortes pluies en ville (saison sèche et saison pluvieuse). Ce ballet se répète tous les jours aux heures les plus animées (9h-12h) avant de décroître aux heures les plus chaudes (13h-17h) et de renaître en soirée (19h-00h). L'influence des phénomènes atmosphériques et physiques (l'ensoleillement, le vent, l'odeur, le son, le climat) sur ces dynamiques apparaît toujours plus décisive.
- 43 Par la photographie (ce temps d'observation), je restais attentive aux changements climatiques, aux sons et odeurs ainsi qu'aux organisations habitantes et spatiales (présence d'abri, de végétal, d'eau, de masques et densités construites) qui se déplaçaient suivant la course du soleil (ensoleillement/ombrage/température) et suivant les fluctuations du vent (au quotidien et en cas d'évènements extrêmes, de temps sociaux particuliers). Par exemple, une première stratégie d'adaptation déployées par les commerçants consistait à apporter son matériel aisément déplaçable en fonction des caprices du temps : une table et un parasol pour se protéger du soleil. Une lutte des places et des inégalités en matière de stratégies d'adaptation à la météo et au climat s'observaient également. Les commerçants et les commerçantes les plus anciennement ancrés sur le territoire du marché et/ou ceux ayant un lien avec les propriétés voisines trouvaient à s'abriter à l'ombre d'un arbre, sous une véranda (avancée de toit qu'ils ont bien souvent eux-mêmes réalisés). Alors que certaines femmes vendeuses, les plus précaires arrivées récemment, s'installaient directement sur le goudron pour quelques heures, évitant le bas-côté³⁸. Pour se protéger du soleil, elles se partageaient un parapluie tandis que d'autres utilisaient leur propre

marchandise comme protection solaire. L'exemple de cette devanture (Figure 23) où sont accrochées chaussettes et culottes d'occasion en témoigne.

Figure 23. Cadrage n°2 à Hafia Minière centre à 13h20



Source : auteur-ice, 2016

- 44 Au cours d'un entretien réalisé en complément du travail photographique, un jeune vendeur m'expliqua d'ailleurs comment il partageait sa journée d'un côté à l'autre de la voie en fonction de l'évolution des zones d'ombre qui lui offraient une protection pour limiter son inconfort. Il naviguait entre son commerce et la cour de la concession³⁹ qui lui faisait face : « parfois quand on prie là-bas sous l'arbre on reste là-bas. Le matin l'ombre est comme cela et le soir le soleil vient devant moi donc je change de côté, je m'assoie là-bas » (EC1, H, 21, Par1). Ces résultats nous donnent à voir combien le climat en ville agit dans la quotidienneté. Les individus mettent en œuvre une hétérogénéité d'adaptation : du laisser-subir, de la fabrication matérielle de lieux aux déplacements.
- 45 Au-delà de la constitution d'un urbanisme descriptif et des modalités de restitution du matériau photographique, l'enquête par la photographie au sein des sciences humaines de l'espace, permet de renouveler les modes d'investigation de et dans l'espace et d'interroger les perceptions, représentations des individus, sociétés et leurs rapports aux territoires vécus. L'image photographique est ainsi bel et bien révélatrice des rapports de pouvoir et des inégalités qui se dessinent aux interfaces de ces espaces « nouvellement aménagés ». Comme technique d'enquête et de trace du réel, le cliché photographique donnerait à voir une pluralité de modes d'interprétation de ces compositions matérielles et immatérielles de la ville. Dans la ville vécue, l'urbanisme par la gestion tente de consolider, de structurer la capitale en une grande métropole. S'il en permet l'accessibilité, il modifie tout autant les modes et formes d'habiter ; il fragmente socialement et spatialement la ville. Ces structures viaires, si elles participent d'une plus grande accessibilité à tous les lieux de la ville, démontrent également par leurs usages la capacité des habitants à se réapproprier les outils de

production de la ville. « Grâce à la photographie, il est possible d'engager un inventaire détaillé de lieux, d'objets (ce que John Collier nommait un "cultural inventory") » (Maresca et Meyer, 2016 : 2). L'enquête photographique façonne un regard, elle porte à connaissance une autre lecture de l'architecture (du visible) remettant en cause la dualité de l'informel et du formel dans ces espaces impermanents. L'image met en scène les détails normalement absents de toutes les analyses conventionnelles ainsi que les relations complexes existantes entre les espaces et leurs utilisations. Pour autant, ces voies semblent fragmenter et mettre en tension le territoire : par leurs formes (matérialité, fracture), par leurs usages (support de luttes, de mouvements sociaux), par leurs appartenances, etc. dans une capitale ouest-africaine soumise aux rythmes rapides d'urbanisation.

- 46 L'enquête interroge la catégorisation des formes urbaines produites comme relevant de données économiques (le degré de pauvreté de l'habitant) et de données techniques (fonctionnelle) et postule pour d'autres catégories, d'autres façons de penser et de faire-ville dans les quartiers populaires de la capitale guinéenne. Ces récits photographiques, en mettant le doigt sur les détails, sur la non-programmation, sur le mouvement etc., permettent de dépasser une vision simpliste des transformations urbaines appliquées à la ville ouest-africaines. Ils nous poussent à redéfinir des repères ordinaires intrinsèquement reliés aux relations sociales et rapports de pouvoir en ville. L'image mise en récit nous donne à lire et à écrire les interactions présentes (visibles et invisibles) entre, d'un côté les modes de faire la ville par l'habitant et, de l'autre les projets émanant des institutions internationales (et leurs logiques développementalistes des villes en Afrique de l'Ouest). Face au risque d'un émiettement de la ville par l'objet (maison, route, caniveau, etc.) et des logiques fragmentaires et micro-fragmentaires dues aux « effets multiples de la complexité des transformations spatiales et socio-économiques » (Navez-Bouchamine, 2002 : 30) et face à l'addition d'opérations distinctes qui ont gouverné ces dernières décennies le concept de la « ville » à Conakry, il nous apparaît plus qu'urgent de rendre visible ces fabriques ordinaires, celles des quartiers populaires. Et la photographie participe de cela.

BIBLIOGRAPHIE

AGIER M. (2015), *Anthropologie de la ville*, Paris, PUF.

BATESON G., READ M. (1942), *Balinese Character. A Photographic Analysis*, New York, New York Academy of Sciences, XI-XII.

BCEOM, Groupes HUIT et Louis Berger (1989), *Plan Directeur d'Urbanisme de Conakry- document synthèse + carnet de plans*, Banque Mondiale, République de Guinée, Ministère de l'Urbanisme et de l'Habitat.

BRAYER L. (2014), *Dispositifs filmiques et paysage urbain : la transformation ordinaire des lieux à travers le film*, Thèse de doctorat en architecture, aménagement de l'espace, Université de Grenoble.

- CHENAL J., PEDRAZZINI Y., CISSE G., KAUFMANN V. (éds.) (2009), *Quelques rues d'Afrique. Observation et gestion de l'espace public à Abidjan, Dakar et Nouakchott*, École Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL), Les éditions du LASUR.
- CHENAL J. (2009), « Anthropologie visuelle en Afrique urbaine : guide méthodologique (Dakar, Nouakchott, Abidjan) », consulté le 3 mai 2013, http://nccr-ns.epfl.ch/public_pdf/AV_GuideMethodoLight.pdf
- CHAUDET B., PERIBOIS C. (2014), « Une enquête géo-photographique participative pour interroger les modes d'habiter des seniors tourangeaux : une proposition méthodologique », *Norois*, vol. 232, no. 3, pp. 23-34, <https://www.cairn.info/revue-norois-2014-3-page-23.htm>
- CHOPLIN A. (2012), « Désoccidentaliser la pensée urbaine », *Métropolitiques*, <http://www.metropolitiques.eu/Desoccidentaliser-la-pensee.html>
- CORBOZ A. (2001), « La description : entre lecture et écriture », *Le Territoire comme palimpseste et autres essais*, Besançon, L'imprimeur.
- DE BIASE A. (2014). *Hériter de la ville. Pour une anthropologie de la transformation urbaine*, Paris, Donner lieu.
- DORIER-APRILL E., GERVAIS-LAMBONY P. (2007), *Vies citadines*, Paris, Belin.
- DEVISME L. et al. (2014), *Péri- : ville invisible ? Enjeux et outils d'un urbanisme descriptif*, Rapport de recherche, Projet PUCA – AAP « Du périurbain à l'urbain ».
- DUBOIS P. (1990), *L'acte photographique*, Paris, Nathan.
- GANGNEUX-KEBE J. (2018), *Fabriquer l'ordinaire de la ville : le rôle de l'habitant à Conakry (Guinée)*, thèse de doctorat en géographie, Université de Nantes.
- GOERG O. (1985), « Conakry : un modèle de ville coloniale française ? Règlements fonciers et urbanisme, de 1885 aux années 1920 », *Cahiers d'études africaines*, vol. 25, no. 99, pp. 309-335, http://www.persee.fr/doc/cea_0008-0055_1985_num_25_99_1733
- JACOBS J. (2012 [1961]), *Déclin et survie des grandes villes américaines*, Paris, Parenthèses.
- KRASE J. (2007), « Visualisation du changement urbain », *Sociétés*, no. 95, pp. 65-87.
- KRASE J. (2012), *Seeing Cities Change : Local Culture and Class*, Chapter : Introduction, Ashgate, pp. 1-30.
- MARESCA S., MEYER M. (2013), *Précis de photographie à l'usage des sociologues*, Rennes, PUR.
- MARESCA S., MEYER M. (2016), « Les sciences sociales et la photographie ». *ESO, travaux & documents*, no. 41, pp. 61-65.
- PETITEAU J.Y., PASQUIER É. (2001), « La méthode des itinéraires : récits et parcours », in GROSJEAN M., THIBAUD J.-P. (dir.), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses, pp. 63-78.
- PIETTE A. (1998), « Les détails de l'action », *Enquête*, no. 6, pp. 109-128, <http://journals.openedition.org/enquete/1473>
- PIETTE A. (2007), « Fondements épistémologiques de la photographie », *Ethnologie française*, vol. 37, no. 1, pp. 23-28, DOI : 10.3917/ethn.071.0023
- PHILIPPS J. (2013), « Youth Gangs and Urban Political Protests : A relation Perspective on Conakry's "Axis of Evil" », in Obrist B., Arlt V., Macamo E. (eds), *Living the city in Africa, Processes of Invention and Intervention*, Zürich, Lit Verlag, pp. 81-98.

SECCHI B., VIGANO P. (dir.) (2009), *Le diagnostic prospectif de l'agglomération parisienne*, Rapport de présentation. Consultation internationale de recherche et développement sur le grand pari de l'agglomération parisienne.

STECK J-F. (2006), « La rue africaine, territoire de l'informel ? », *Flux*, no. 66-67 : « La rue, entre réseaux et territoires », pp. 73-86.

SUCHAR C. S. (1997), « Grounding Visual Sociology Research in Shooting Scripts », *Qualitative Sociology*, vol. 20, no. 1, pp. 33-55.

TERRITOIRE ICI-LÀ-BAS (Ue TILB), GANGNEUX-KEBE J., ROBERT T., TESSIER M. (dir.) (2017), *Apprendre de(puis) l'ailleurs. La Guinée de Conakry à Samaya - Les Territoires ici & là-bas, Exposition-publication*. Nantes, ENSAN, <https://issuu.com/apprendredepuislailleurs/docs/apprendre-depuis-l-ailleurs-guinee>

WHYTE W-H. (1980), *The Social Life of Small Urban Spaces*, Washington D.C., The Conservation Foundation.

NOTES

1. L'urbanisme par la gestion se définit comme « une pratique de l'urbanisme centrée sur le fonctionnement de la ville existante, selon une vision systémique de cette dernière, et une attention particulière aux fonctions de maintenance, de coordination et régulation des services techniques et des équipements (Dupuy, 1982 ; Lacaze, 2007 ; Tribillon, 2010) » (Simonneau, 2015 : 4).
2. Le chapitre 3 de notre thèse de doctorat détaille de manières précises ces différentes périodes de la fabrique de la ville (Gangneux-Kebe, 2018).
3. Les trois Plans de développement Urbains (PDU-1, PDU-2 et PDU-3), respectivement publiés en 1963, 1988 et 1998, sont le reflet des idéologies politiques et des coopérations internationales présentes à chaque époque.
4. Totalement dépendant des financements internationaux, l'État guinéen semble se plier aux demandes des organismes internationaux comme des programmes d'ajustement structurel (PAS) mis en œuvre par la Banque Mondiale et le Fond Monétaire Internationale en contrepartie de l'octroi de nouveaux prêts pour financer ces aménagements.
5. Il faut cependant relativiser ce fait. Durant le premier régime, il semble avoir été mis en place quelques projets épars de restructuration des voies inter-quartiers. De plus notre terrain d'enquête, les quartiers populaires d'Hafia se sont, en partie, façonnés à partir du réseau infrastructurel créé par l'exploitation minière qui préexistait dès les années 1950.
6. Nous ne cherchons pas ici à présenter une vision binaire de la fabrique de la ville à Conakry ni à mettre en regard la ville dite informelle que nous nommons davantage ordinaire (Gangneux-Kebe, 2018) qui s'opposerait à une ville dite planifiée. Nous démontrons au contraire que la fabrique de la ville à Conakry est bien plus complexe et entremêlée. En regardant ce qui se passe au long des infrastructures, nous esquissons par la photographie une réflexion sur les usages, les formes d'appropriation et rapports de pouvoir qui s'ancrent dans ces lieux dessinant là une fabrique singulière de la ville.
7. L'auteur cite les propos de Roland Barthes auteur de *La chambre claire*, Paris, Étoile-Gallimard, 1980 : 120.
8. Ces séries seront réalisées sous la conduite des architectes Robert Venturi, Denise Scott Brown et Steven Izenour. Elles sont présentées dans leur ouvrage paru en 1972 « Learning from Las Vegas ».

9. L'architecte définit le concept du « stem », dans une proposition urbanistique qui tente de mettre au premier plan : la vie, les habitants, le jeu, la foule, etc. pour remplacer les quatre fonctions établies par Le Corbusier (CIAM).

10. On peut citer par exemple la démarche débutée en 2011 et intitulée « Photographier la ville » (<https://photographierlaville.hypotheses.org>) comme le programme « PhotoPaysage » (<http://photopaysage.huma-num.fr/>). Ce dernier inscrit dans le champ du paysage discute des liens étroits et complexes entre photographie, aménagement et paysage pour proposer une saisie originale de la construction conjointe de la représentation photographique et du paysage.

11. Terme employé dans le cadre du projet de recherche PUCA – AAP « Du périurbain à l'urbain » intitulé Péri- : ville invisible ? finalisé en 2014 et coordonné par Laurent Devisme. Ce projet questionnait les enjeux et les outils d'un urbanisme descriptif par l'enquête photographique dont l'artefact à narration constituait l'un des objets de recherche.

12. Le programme de recherche « propose une saisie originale de la construction conjointe de la représentation photographique et du paysage en étudiant les pratiques des photographes et des professionnels de l'aménagement du paysage. Il interroge ainsi le rôle de la photographie au sein des débats sur les mutations territoriales » (cf. <http://photopaysage.huma-num.fr/>). De la première rencontre avec le site, jusqu'à la communication du projet réalisé, les chercheurs décrivent six étapes de la démarche photographique : premiers contacts, raconter le site, préfigurer, le chantier, l'icône, re-photographier. Pour en savoir plus : <http://photopaysage.huma-num.fr/wp-content/uploads/2017/12/lestempsduprojetweb2.pdf>

13. Dans le cadre de cette recherche, l'enquête géo-photographique est le support de l'expression du mode d'habiter ordinaire. Les clichés laissent entrevoir un état des trajectoires personnelles et/ou collectives, inscrites dans le temps et l'espace. Pour en savoir plus : <https://journals.openedition.org/noroi/5147>

14. <https://www.camilojosevergara.com/>

15. <http://www.dionisiogonzalez.es/> L'artiste photographe expose ses formes urbaines de relégations que sont les favelas pour présenter autrement ces territoires forts de leurs nombreuses identités (pour les présenter comme des espaces et structurations pleines et entières).

16. William H. White va débiter cette recherche intitulée « *the Social Life of Small Urban Spaces* » en 1971 entouré d'un petit groupe de chercheur : le « *Street Life Project* ». Il doubla l'enquête photographique pour observer les espaces publics par la vidéo appelée également Time Lapse.

17. « how the built environment reflects the changing cultural and class identities of neighborhood residents ».

18. « Partout, nous avons étudié ces espaces en les considérant comme des indicateurs privilégiés des transformations à l'œuvre dans les villes contemporaines africaines » (Pedrazzini *et al.*, 2009).

19. La capitale guinéenne s'étale depuis l'île de Tombo tout le long de la péninsule du Kaloum (formée d'une série de collines d'une centaine de mètres d'altitude et large de quatre à six kilomètres) et s'étend du nord-est au sud-ouest entre les marécages et la mangrove sur une longueur de 35 kilomètres jusqu'au pied du mont Kakoulima.

20. Après plusieurs années de vives tensions, le 28 septembre 1958 la Guinée dit « non » à De Gaulle et accéda à l'indépendance.

21. C'est ainsi qu'en 1989 l'expertise française au développement finalisa le second plan de développement urbain de la capitale.

22. Dans la seconde moitié du XXe siècle, les institutions internationales et les coopérations bilatérales accompagnent le développement de réseaux infrastructurés à toutes les échelles du territoire en Guinée comme en Afrique de l'Ouest.

23. L'aménagement de ces voies impliquait le déplacement de logements situés sur le tracé ce qui nourrit indirectement les arrangements financiers entre habitants et fonctionnaires comme le relaya le sociologue Joschka Philipps (2013 : 130).

24. Les opérations de parcelles assainies sont réalisées normalement sur des sites entièrement viabilisés, drainés, alimentés en eau potable et en électricité. Ce qui n'est finalement pas forcément le cas en de nombreux endroits où la pression foncière et les enjeux économiques sur le foncier ne permettent d'envisager la mise en œuvre des réseaux qu'a posteriori.

25. L'enquête photographique présentée dans cet article pris place dans le cadre d'une recherche de doctorat soutenue en 2018 au sein du laboratoire ESO-Nantes sous la direction de François Madoré. L'enquête de terrain fût réalisée entre 2014 et 2016 lors de trois séjours de cinq semaines en moyenne à Conakry. Les huit quartiers administratifs d'Hafia constituèrent mon terrain d'enquête même si comme je vais le présenter ici en exemple d'autres espaces furent ponctuellement analysés à Conakry.

26. Pour être plus précise, cette recherche de doctorat est née lorsque j'ai passé huit mois à Conakry comme habitante dans ma famille guinéenne en 2009. J'y ai noué des réseaux, des habitudes mais les événements politiques de l'époque m'ont poussé à retourner en France. C'est ainsi que ce projet de recherche a débuté quelques années après. Ce temps d'immersion dans les quartiers de Conakry s'est révélé au fil du temps capital, faisant de l'habitant le principal acteur de ma recherche et de *l'in situ* mon parti-pris méthodologique.

27. Les quartiers populaires d'Hafia se situent proches de la route Le Prince rebaptisée en son temps « l'Axe du mal » par Lansana Conté puis renommé « l'Axe Hamdalaye-Bambeto-Cosa ». Cette large avenue contraste avec les tissus denses des quartiers populaires environnants.

28. Ayant dû changer d'appareil photographique durant les trois campagnes de photos réalisées dans les quartiers d'Hafia (il n'y eu qu'une enquête sur l'autoroute), je n'avais plus exactement la même focale. Il me fallut alors recadrer les dernières prises de vue pour arriver à un résultat satisfaisant.

29. Ces récits photographiques consistent en la répétition de prises de vue à heures fixes de la journée. Cette méthodologie aurait dû être renouvelée tous les 6 mois à l'origine grâce à l'aide d'un architecte local. Finalement trop complexe à mettre en œuvre et/ou par manque de temps de sa part, j'ai décidé rapidement de ne pas poursuivre l'étude de ce linéaire. Pour autant, cette journée du 7 janvier me fût très instructive. Nous avons dû convaincre (moi et mon ami architecte) les policiers (qui nous arrêtaient à chaque carrefour) de nous laisser prendre ces clichés photographiques. Cela ne s'était pas fait sans de longues discussions et l'intervention de personnes extérieures. C'est pour cela que nous parlerons davantage de démarches exploratoires.

30. Etrangère, française, facilement identifiable par ma couleur de peau lors de chacune de mes enquêtes, j'ai appris au fil du temps à faire avec ce regard inquisiteur, curieux et bienveillant qui me suivait à chacun de mes déplacements. Je l'ai apprivoisé en atténuant sa véracité au fur et à mesure que mon visage devenait familier. Pour cela, je n'hésitais pas à aller à la rencontre de tous et à expliquer ma présence à Hafia entre 2014 et 2016 : « c'est pour comprendre l'histoire du quartier, les routes vous voyez... », sans pour autant détailler spécifiquement en quoi consistait un doctorat. Par mon implication dans le quartier et les liens de parenté préexistants à la recherche, je me construisais une certaine légitimité pour "pouvoir être là".

31. Décrypté comme projet politique, l'aménagement est en réalité très simple. Le terrain est dans un premier temps terrassé, nivelé puis aplani. L'enrobé est ensuite posé à chaud puis compressé ; un réseau sommaire de caniveaux en béton est ensuite agencé au pourtour pour gérer l'écoulement des eaux. Beaucoup participèrent directement au chantier tout autant par nécessité que pour préserver leurs fonciers et tenter de conserver leurs "avancées" sur la route. Inscrits dans le cadre du troisième Plan de Développement Urbain (PDU-3), cette rénovation de la chaussée permit à une majorité de propriétaires limitrophes de densifier et de valoriser leur concession.

32. Nous ne pouvons parler strictement de projet d'aménagement de rue car ce projet a davantage vocation à rendre accessible le quartier et à poser de nombreux caniveaux (gestion de l'eau pluviale) qu'à "aménager l'espace public". Pour s'en accorder, il suffit d'analyser les

interfaces goudrons/logements, caniveaux/cours et l'absence d'espace pensé pour la marche à pied.

33. Très exigeante bien qu'exploratoire, cette démarche montrait toutes la difficulté d'une organisation systématique exigée par ce processus d'enquête dans le cadre d'une recherche de doctorat non "financée".

34. Afin de respecter l'anonymat des personnes tout en apportant des informations sur leur statut, le quartier, l'âge, le sexe et la profession, les entretiens furent référencés avec un double sigle : [E= entretien, ECom = entretien commerçant, EC= entretien climat, I= Itinéraire, numéro, H/F = sexe, âge, quartier].

35. Sur 24 entretiens réalisés auprès des commerçants et habitants de cette voie entre 2014 et 2015, dix d'entre eux disent notamment s'être impliqués dans le projet de la route. 14 commerçants enquêtés entre 2015 et 2016 n'étaient quant à eux pas encore arrivés au moment du chantier. Les habitants nous révèlent les tactiques mises en œuvre pour s'insinuer dans la réflexion et enfin dans la conduite effective des travaux.

36. La marche à pied semble encore être majoritairement le mode de déplacement le plus utilisé comme en 2004 pour 78% des populations les plus pauvres et 61% des non-pauvres (Adolehoume et al., 2004 : iii). Ces données anciennes semblent encore valables dans les déplacements au proche selon nos observations.

37. En climat chaud et humide, la température de l'air est inférieure à celle de la peau mais supérieure aux limites de confort. Les nouvelles densifications bâties ainsi que l'accroissement des tensions sur le milieu naturel semblent modifier significativement les environnements et au-delà les paysages et microclimats locaux. Majoritairement construites à l'aide de toitures en tôle et de parpaings, les bâtis emmagasinent, transmettent et exacerbent au quotidien les chaleurs.

38. Malgré les recommandations des autres vendeurs, du voisinage et des autorités du quartier, elles choisissent de rester sur la chaussée et semblent accepter les risques encourus. Elles ne souhaitent pas payer de redevance aux propriétaires limitrophes ni aux autorités du marché et côtoyaient pour quelques heures véhicules et motos de très près.

39. Introduit par la colonisation, la concession est le nom usagé pour désigner la maison. Il se réfère à la possession d'un bien. Il peut y avoir plusieurs foyers dans un espace enclos, l'ensemble forme la concession.

RÉSUMÉS

Alors que la photographie est régulièrement utilisée, par exemple, par les mouvements sociaux et par la presse pour mettre en visibilité les formes de protestation et de lutte sur l'espace ; les relations plus ordinaires, elles, le sont moins. La photographie mise en œuvre dans le temps et en des lieux précis devient alors autant une preuve visible de la démarche d'enquête pour le/la chercheur.e que le support "invisible" des sociabilités, témoin clé des rapports affectifs au lieu. À partir d'une enquête qualitative menée entre 2014 et 2016 aux abords d'infrastructures routières dans la capitale guinéenne, nous nous proposons ici de déchiffrer les rapports de pouvoir qui se déploient de manières permanentes, temporaires ou exceptionnels dans ces espaces traversés au quotidien. Associée à la parole habitante, l'image révèle toute l'ambiguïté d'une pensée aménagiste conçue ex-nihilo (l'infrastructure) comme elle met en lumière la complexité et la singularité des fabriques ordinaires de la ville qui se tissent à Conakry. Elle permet alors de restituer les "fabriques du bas", des "interstices" et stratégies sociospatiales d'investissement de

l'espace par et pour les habitants tout en interrogeant les perceptions et représentations des individus, sociétés et leur rapport au territoire vécu.

While photography is regularly used, for example, by social media and by the press to highlight forms of protest and struggle in space ; more ordinary relationships are less study. The photograph implemented in time and in precise places then becomes as much visible proof of the investigative process for the researcher as the “invisible” support of sociability, a key of the affective relation to the place. Based on a qualitative survey between 2014 and 2016 near road infrastructure in the Guinean capital, we are here to study the power relations that are deployed in ways, permanent or exceptional in these spaces crossed everyday. Associated with the inhabitant's speech, the photographic image reveals all the ambiguity of a planning thought conceived ex-nihilo (the infrastructure) as it highlights the complexity and the singularity of the ordinary fabric of the city in Conakry. It then makes it possible to restore the “bottom fabric” and the socio-spatial strategies of investment of space by and for the inhabitants while questioning the perceptions and representations of individuals, societies and their relationship to the lived territory.

INDEX

Mots-clés : récits photographiques, appropriation, infrastructure, fabrique ordinaire, expérience climatique

Keywords : photographic stories, appropriation, infrastructure, ordinary fabric, climate sensitive

AUTEUR

JULIE GANGNEUX-KEBE

Architecte-urbaniste, docteure en géographie, Maîtresse de conférences associée des ENSA
julie.gangneux[at]gmail.com